

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 28.

Montréal, Jeudi, 12 Juillet 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Avis.—Garneau, par A. D. DeCelles.—De Montréal à Lourdes, par un Pèlerin (suite).—Départ des pèlerins.—Nécrologie.—Les zouaves à Joliette.—Anecdote sur Rossini.—Les fêtes du couronnement (suite), par Adolphe Badin.—Les Bas-Vestiers, par Giulio, (suite et fin).—Le Czar et le sergent.—Choses et autres.—Poésie : Le soldat et l'apôtre, par L. Ratisbonne.—Amour et larmes, par Mary (suite).—Discours, par l'hon. T.-J.-J. Loranger.—Nouvelles diverses.—Tribunaux comiques.—Les iniquités de la langue.—Les échecs.

GRAVURES : Cathédrale de la Protection de la Sainte Trinité, dit^e Wassili Blagnoi ; La cathédrale d'Ouspensky—l'Empereur recevant la couronne des mains de l'archevêque ; Vieillard en prière.

AVIS

Nous informons nos abonnés que M. Clément Dupuis a cessé d'être l'agent-collecteur de *L'Opinion Publique*. Nos débiteurs de Montréal, de Québec et de la campagne pourront envoyer l'argent au siège de l'administration, C^o Burland, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

GARNEAU !

On connaît le sort des livres dans notre pays. Le nombre des lecteurs est encore si restreint, les journaux du cru, les livres de l'étranger font une telle concurrence aux œuvres de nos écrivains, que celles-là ne voient que rarement une seconde édition. Il faut donc que *l'Histoire du Canada* de Garneau soit un livre hors de pair pour que, tout coûteux qu'il est, il soit arrivé à sa quatrième édition. C'est là un fait qui mérite d'être signalé.

L'œuvre de Garneau se présente aujourd'hui dans le public avec un relief tout particulier. Elle a été revue — nous ne disons pas corrigée — par le fils de l'auteur, M. Alfred Garneau, un fin littérateur, qu'une modestie exagérée, un sentiment trop vif de la perfection en littérature retiennent seules en dehors de notre monde des lettres, où il brillerait au premier rang. M. Garneau a apporté dans son travail un tact exquis, un amour de l'exactitude extraordinaire qui lui a fait comparer le texte des citations faites par son père à l'original, vérifier toutes les dates douteuses et corriger les erreurs de détails qui se glissent infailliblement dans un ouvrage de longue haleine. Il s'est permis encore de faire disparaître çà et là une légère incorrection de style, une ambiguïté, mais il a respecté avec une piété filiale sans pareille le monument que son père a élevé à la gloire de la patrie en y attachant au frontispice le nom de Garneau désormais aussi impérissable que la mémoire des hauts faits consignés dans *l'Histoire du Canada*.

M. Chauveau et M. Louis Fréchette n'ont pas voulu laisser paraître cette quatrième édition sans honorer l'œuvre la plus durable de notre littérature ; il ont placé au-dessus de son nom chacun une magnifique couronne. Le poète-lauréat lui consacre une ode magnifique qu'il a lue devant *l'Institut Royal* ; c'est un splendide coup embrassant toute notre histoire et rappelant ses plus beaux traits dans une langue que M. Fréchette n'a jamais parlé avec plus d'énergie et de richesse. Ce morceau, d'une rare éloquence, est comme le reflet poétique de *l'Histoire du Canada*.

M. Chauveau ajoute aux trois volumes de *l'Histoire du Canada* un quatrième volume, sous ce titre : *F.-X. Garneau, sa vie et ses œuvres*. Nous avons lu ce travail avec un plaisir extrême. Ce fort volume nous avait d'abord paru d'une longueur exagérée. Deux cent cinquante pages employées à la biographie de Garneau nous menaçait de hors-d'œuvre redoutables. Car enfin, M. Garneau n'a jamais joué de rôle politique ; toute sa vie, tout son temps s'est concentré sur son travail de ses affections : l'histoire de son pays, il

devait, dans ces conditions, fournir peu de matériaux à son biographe. Avouons de suite que nous avons été agréablement surpris : rien n'est impossible à un écrivain de talent. La biographie de Garneau est des plus intéressantes. M. Chauveau a rempli ses 250 pages sans difficultés, et il ne risque pas de lasser le lecteur. C'est écrit d'une façon magistrale, sans recherche, sans affectation et avec une vivacité et une simplicité de style qui nous ont charmé.

Aux différentes étapes de la vie de Garneau, M. Chauveau rattache, par un lien tout naturel, les événements contemporains. Garneau s'est trouvé mêlé au mouvement littéraire qui a précédé les événements de 1837-38. Son biographe en profite pour décrire cette période de notre histoire littéraire, qui est, pour nous, notre époque de la Renaissance. Rien d'intéressant comme la description de ces premiers efforts de nos littérateurs. M. Chauveau nous fait assister à cet enfantement que bien des circonstances ont rendu pénible. On a fait la remarque que c'est sous les siècles de despotisme que les lettres ont fleuri de leur plus vif éclat, comme sous Auguste, Elisabeth, Louis XIV. Notre Renaissance s'est aussi produite lorsque le pays était sous le talon de quelques despotes, qui n'ont pas été des Mécènes, mais c'est l'amour de la liberté, la haine de la tyrannie qui leur ont servi d'aiguillon. Comme le fait remarquer M. Chauveau, toutes les poésies de cette époque tourmentée ont tour à tour la note plaintive de l'opprimé, le cri de guerre à la tyrannie, et une grande empreinte de tristesse. M. Chauveau pouvait mieux que tout autre nous rendre vivante cette période de notre histoire et nous en faire saisir la physionomie de la façon la plus vraie.

M. Chauveau analyse à grands traits *l'Histoire du Canada*, appréciant au cours de son récit Garneau comme historien, comme littérateur, le comparant à son émule, M. Ferland, faisant ressortir les beautés de telle ou telle partie de l'œuvre. Tout cela est touché de main de maître, et çà et là se rencontrent des traits à l'emporte-pièce qui viennent se graver dans la mémoire. Arrivant aux événements de 1837, et à l'époque de l'Union, M. Chauveau traite pour ainsi dire cette partie de l'histoire pour son propre compte, y mêle des souvenirs personnels, des anecdotes typiques sur les hommes du temps, et complète l'histoire de Garneau restée obscure sur plusieurs points.

M. Chauveau a rendu justice à Garneau, cet homme qui a aimé son pays à l'antique, comme ces Romains qui mouraient pour lui ; il l'a aimé au point de lui sacrifier sa santé, usant sa vie dans une œuvre ingrate pour lui, mais pleine de mérites pour notre pays. Son biographe s'est montré à la hauteur de son sujet ; traitant de l'histoire, il en a pris le grand style, tellement qu'il nous inspire l'idée de demander à M. Chauveau d'écrire l'histoire du Canada depuis 1840 jusqu'à 1867. Qui mieux que lui saurait raconter ces grandes luttes qui ont suivi l'Union, ces luttes où notre nationalité courut tant de dangers ! Qui mieux que lui saurait faire sortir de tous ces événements des enseignements utiles au présent ! Il n'y a qu'une objection, c'est que M. Chauveau a pris part au mouvement, a combattu les combats de la patrie ! Mais ce n'est pas une objection insurmontable ; ce ne serait pas la première fois que nous verrions un soldat raconter ses campagnes et celles de ses compagnons d'armes.

A. D. DECELLES.

DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

IX.—RÉCIT DU GRAND PÈLERINAGE NATIONAL AU MOIS D'AOUT 1882

Nous allons citer une lettre intéressante qui a paru l'année dernière dans les journaux de Montréal. Elle vient bien à la suite de tout ce que nous avons déjà décrit et se rapporte au grand pèlerinage de l'année dernière :

« Ayant quitté Bordeaux le matin par le train de 8 heures, le 12 août 1882, à 2 heures de l'après-midi nous étions au débarcadère de Lourdes,

Il y avait une grande affluence de visiteurs, 30,000 personnes au pèlerinage et 1,000 malades. Tout ce monde arriva en partie le soir de ce jour ou le lendemain matin.

Sans trop retarder, nous allâmes à la Grotte. Une foule de pèlerins était déjà rendue, priant devant la grille de fer. Nous fîmes maints efforts pour approcher ; et tandis que nous étions là, on apporta une jeune fille dont le pied et la jambe malades étaient tout enveloppés de bandages.

Après quelques minutes passées en prières, la jeune affligée se leva, et quitta son lit, en criant qu'elle était guérie. Elle se mit à marcher, prenant le chemin qui conduit à la Basilique, suivie de la foule qui entonna le *Magnificat*.

Nous parvînmes à ses côtés. Mlle Dubois lui demanda s'il y avait longtemps qu'elle souffrait ; elle répondit que depuis quinze mois le membre affecté ne lui rendait aucun service, qu'elle souffrait horriblement et que les docteurs avaient décidé que pour sauver sa vie il fallait amputer la jambe au-dessus du genou.

Contre cette résolution elle résolut de faire le pèlerinage de Lourdes pour demander sa guérison à la sainte Vierge. Cette guérison fut instantanée. La jeune miraculée est de Toulouse et n'est âgée que de seize ans. Je lui ai parlé et j'ai appris d'elle que durant sa courte prière, elle sentit une douleur très vive dans sa jambe, puis une sensation de chaleur et un mouvement dans la partie affectée, et enfin elle se sentit guérie. Là-dessus elle se leva et marcha, après avoir été alitée durant quinze mois. Sa jambe était très enflée à son arrivée à la grotte, mais cette enflure disparut avec le mal, et elle marchait aussi fermement que moi-même. Elle était à peindre, tant le bonheur se reflétait sur ses traits. Je lui fis écrire son nom sur une de mes cartes : elle se nomme Anna Castex.

Le lendemain matin (dimanche) je me rendis à la Grotte, vers 8 heures, accompagné de Mlle M***. Quel temps ! Il tombait une pluie battante, mais tous les pauvres malades étaient là, devant la Grotte.

Le pèlerinage national français est conduit avec un ordre admirable. Il y avait, pour le moins, trois à quatre cents prêtres, au milieu de ces 30,000 pèlerins.

Des gentilshommes, jeunes et vieux, faisaient l'office de brancardiers, transportant les malades sur les brancards, allant les chercher aux hôpitaux et ne faisant le pèlerinage que pour rendre ces services. Rien de plus beau que de voir leur dévouement, leur bonté et l'attention avec laquelle ils remplissaient leur rôle de charité. D'autres se tenaient dans les piscines pour aider aux hommes et aux jeunes gens à prendre les bains. Il y avait des religieuses et des dames pour présider dans les piscines à l'usage des femmes et des jeunes filles. De jeunes demoiselles, avec tabliers blancs, circulaient continuellement, allant de lit en lit, de brancard en brancard pour donner à boire aux malades. C'était, soit de l'eau miraculeuse, ou du vin, de la soupe et du pain. Que le cœur se serre en voyant tant d'êtres souffrants ! Il y avait tant d'hommes infirmes et encore jeunes ! Un jeune officier, atteint d'une maladie nerveuse, qui affectait tout son corps et lui ôtait l'usage de ses membres, fut porté à la piscine d'où il sortit sain. Il marchait d'un pas ferme, il était radicalement guéri. Il ne pouvait maîtriser son émotion, et il sanglotait comme un enfant. Il sera sans doute, dorénavant, très reconnaissant envers la sainte Vierge. Oh ! que la ferveur était grande pendant ces moments ! Quel coup d'œil que de voir tous ces malades étendus devant la Grotte, et la foule en prières, souvent les bras étendus en croix, ou se prosternant à terre malgré la pluie et la boue. Les prêtres circulaient partout, annonçant les prières, entonnant les cantiques, etc., etc.

Nous sommes parvenus à nous installer près de la balustrade, non loin de la basilique, et de cette éminence nous voyions tout ce qui se passait autour de la Grotte et dans les environs des piscines. Nous primes possession de cette place vers 11 heures du matin, et à 6 heures du soir nous y étions encore. Nous pouvions tout voir. Rien de plus émouvant que l'expression des traits de chacun, à mesure que son tour arrivait pour être plongé dans le bain salutaire. L'émotion devenait générale et tous les yeux étaient fixés sur les petites